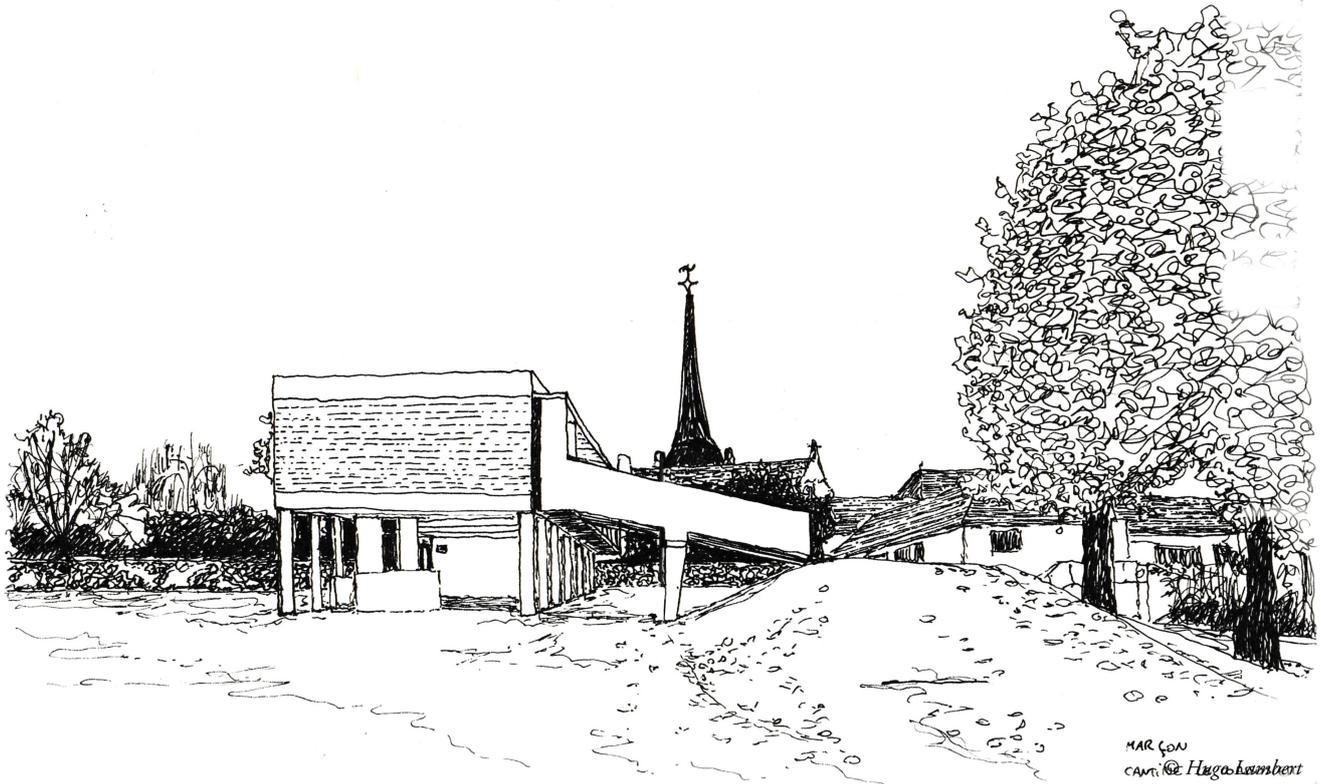


# La Fourmi et le Béton

28  
08  
20



« Mairie de Marçon, bonjour ! Une information ? Je vous écoute. C'est pour visiter la cantine scolaire ? Un instant s'il vous plaît... Demain 9h, êtes-vous disponible ? Oui ? Très bien. Dans ce cas venez directement à la mairie, c'est au pied de l'église. Vraiment vous ne pouvez pas louper ; vous pourrez vous garer sur la place devant. Une question maintenant ? Dites moi. Ah ! non monsieur, en aucun cas nous ne pouvons vous laisser les clés. Vous trouverez Monsieur R, 1er adjoint, il vous fera faire le tour. »

C'est entendu, je serai là. Merci Madame. Au revoir.

C'était une matinée d'Été dans la campagne Sarthoise. À l'ombre des noisetiers, je raccrochai et posai mon téléphone sur la petite table ronde du jardin, juste à côté d'une vieille édition du *Loup des Steppes*. Pas de clés, donc. Dommage. J'aurais aimé parcourir à mon aise le plateau de ce petit bâtiment haut-perché. Drôle d'idée que celle de « visite guidée ». N'était-ce pas la ruine de la spontanéité, où autant de pièges à loup seraient disposés en bordure des chemins officiels et reconnus ?

Qu'importe. Sous ma chaise, des petites bâtisseuses s'affairaient méthodiquement à rejoindre le pied métallique de la table. L'opportuniste pont vertical plongeait ses fondations dans l'herbe et menait au plateau écaillé, où plus tôt leurs éclaireuses découvrirent un trésor : quelques gouttes de café sucré. Une à une, elles se succédaient dans un projet sacré. En épousant les variations élémentaires du sol en pente douce, elles esquissaient une géométrie mouvante, tantôt ligne droite, tantôt courbe tendue. Chez les fourmis, le doute n'est pas permis ; ou plutôt, il n'existe pas. De tout temps, elles acceptèrent d'être ainsi guidées : l'une suivant l'autre, en pleine confiance dans l'itinéraire pur et harmonieux dicté par leurs sens.

—

C'est une semaine plus tôt à Rennes, jour du Marché des Lices, que j'appris l'existence de la cantine scolaire. Au détour d'une errance matinale m'ayant mené des Horizons - double tour blanche de Georges Maillols - à la Place Hoche, je m'arrêtai sous l'étendue de parasols des renommés bouquinistes. Comme à leur habitude, les joyeux personnages échangeaient gaiement sourires et verres de blanc. Là, entre les ouvrages disposés sur la table comme des tuiles de papier, une boîte inhabituelle retint mon attention : dedans, des cartes postales anciennes. Je les fis défiler comme on tournerait les pages d'un livre sans reliure. D'abord, une vue du Palais Saint-Georges, années 70. Au premier plan, des voitures aux lignes affutées ; bien différentes des véhicules actuels, produits des normes puissantes. Carte suivante : une scène de vie. Pour la venue du photographe, deux jeunes bigoudènes avaient revêtu leur coiffe traditionnelle. Une dizaine d'écartées mais rien de concluant. Quelques cartes encore puis j'arrêterai la fouille.

Soudain, des lignes.  
Pures et franches.  
Et des couleurs primaires.

L'acrotère d'un bâtiment à toit-terrasse fendait en deux la carte postale, découpant au passage un ciel bleu des beaux jours. Étourdi, je vis des cheminées ; un bandeau vitré barrant généreusement la façade de l'édifice. Devant lui s'inséraient, pincés dans un cadre en béton excroissant de l'enveloppe principale, des brises-soleils aux lames rouges verticales. Sous le volume unique, décollé du sol par une série de pilotis, se formait un préau où deux entités de béton profitaient du sol ainsi libéré. Enfin, tout à gauche, des feuillages ombrageaient une rampe d'accès connectant le sol naturel à la porte d'entrée.

C'était là l'oeuvre d'un maître. Le souffle court, je ne tardai pas à m'en assurer. Au dos de la carte, en italique, la légende disait :

*Cantine de Marçon (Sarthe) - 1960*  
*Architecte Le Corbusier*

J'achetai ma découverte pour un euro presque symbolique et me précipitai chez moi. Vite arrivé sous le porche de l'immeuble en coeur d'îlot, je laissai derrière moi la cour intérieure - très végétale pour le centre-ville Rennais - une seule idée en tête : dénicher des informations sur ce bâtiment construit dans la campagne de mon enfance. Car là demeurait ma véritable surprise. Je connaissais bien Marçon, commune de la Vallée du Loir d'un millier d'habitants. J'avais vécu mes plus jeunes années dans un bourg alentour et ce nom sonnait à mes oreilles comme un signal, synonyme des journées passées au plan d'eau du village. À l'arrivée des vacances scolaires, la plage de Marçon devenait le lieu de convergence des enfants du coin et de leurs parents.

Ironie du sort. Pour apprendre l'existence de l'édifice voisin, il avait fallu que des années plus tôt je quitte ma région natale pour rejoindre Rennes et son école d'architecture. Les choses ne sont pas si simples ; sans cela certainement la nouvelle m'aurait laissé de marbre.

Cette cantine, était-elle encore debout, fonctionnelle ? Surtout, comment un bâtiment de Corbusier s'était-il élevé dans le village ? Muni d'un ordinateur, je ne tardai pas à trouver des réponses. L'ouvrage s'avérait méconnu : seuls quelques articles de gazettes locales le mentionnaient. Pour autant, l'information y était généreuse et je reconstituai rapidement la trame des événements.

L'histoire commence en 1956. Fraîchement élu à la mairie de Marçon, le jeune Armand de Malherbe est de retour d'un voyage aux États-Unis. Il a l'âme volontaire et veut ancrer sa commune dans la modernité. Grâce à Claudius Petit, connaissance commune et ministre de la Construction, il entre en contact avec Charles-Édouard Jeanneret, dont il connaît la réputation, et André Wogensky, proche collaborateur de l'architecte. Les choses ne traînent pas : en 1957, l'avant-projet baptisé « Marca » pour « Marçon-Cantine » est d'ores et déjà validé. Il faudra deux années supplémentaires pour finaliser le projet et mobiliser les artisans des environs. À la rentrée de 1960, les écoliers déjeunent dans une cantine qui 42 ans plus tard verra son nom inscrit à l'inventaire des Monument Historiques. Jusqu'au jour fatidique de 2014 où le cadre normatif contraignit leur départ.

Désormais éclairé, le bâtiment exerça sur moi un magnétisme profond, fruit de l'incongruité de la situation connectant mes aspirations actuelles à mes années d'enfance. Je devais m'y rendre au plus vite.

—

« Bonjour Madame. Je suis Monsieur L, j'ai appelé la mairie hier au sujet de... la cantine, c'est bien ça. C'est vous que j'ai eue au téléphone. Monsieur R est-il là ? Nous avons rendez-vous à 9h, j'ai un peu d'avance. Ah ! Bonjour... Monsieur R, c'est donc vous ! Enchanté, je suis Monsieur L. D'abord, merci pour votre réactivité ».

Les présentations faites, nous laissions derrière nous la mairie pour nous engager à pied dans une ruelle étriquée. « Suivez-moi, c'est juste derrière l'école ». Désireux de connecter avec mon hôte, j'évoquai avec tendresse mes souvenirs du village, de baignade et de baraque à frites. Sur la gauche, surmontée d'une grille en fer forgé, un soubassement de pierres filait jusqu'au portail de l'école. Derrière, une cour généreuse mais vide d'enfants tenait le vieux bâtiment scolaire à distance de la rue. Faisant face au portail, l'église s'élevait dignement malgré d'hésitantes réparations. « Oh vous savez, c'est la ruine. Les subventions ont été réduites cette année encore. Vraiment, dans les petits villages on ne sait plus comment faire ». Le passage de l'asphalte au stabilisé me fit baisser les yeux. Quand je les relevai, nous nous trouvions sur un parking, long couloir bordé d'arbres dont la démarche de Monsieur R suggérait que nous cherchions à atteindre le fond. Arrivés à mi-chemin, je plissai les yeux pour lire plus loin sur un panneau :

[ <- *Cantine Le Corbusier - 50 m* ]

Ainsi nous étions proches.

La lumière voyageant vite - ce n'est pas un secret - nous étions plus proches encore que je ne l'imaginai. C'était elle. Sur ma gauche, noyée par un jeu de perspective dans un entremêlement de feuillages et de jardins privés : la même ligne stricte que sur la carte postale. Tendue parmi les arbres, elle se tenait à distance des toitures à deux pentes du lotissement, démarquée du groupe comme l'enfant calme et apaisé dans une classe agitée. C'était elle ; le doute n'était pas permis. Pourtant, je ne reconnaissais pas la modénature de la façade de papier qui à force de regards m'était devenue coutumière. A coup sûr se tenait sous mes yeux la façade opposée.

Les obstacles visuels s'écartaient au rythme de nos pas. Quand plus rien ne fit obstruction, les lignes se joignirent et dessinèrent le bâtiment.

« Voilà, nous y sommes ».

L'implantation des pilotis dictait la composition du parallélépipède. J'estimai une travée à 2,50 mètres. Le volume avoisinait donc 17,50 mètres en longueur pour 6,50 mètres en largeur et 3,70 en hauteur, auxquels s'ajoutaient 1,80 mètres de pilotis au plus haut de la pente du terrain pour 2,50 au plus bas. Surmontant les pilotis, une bande de béton se déployait sur toute la longueur de l'édifice et se faisait le support d'un appareillage modeste de boutisses et de panneresses rouges, interrompu successivement par une porte, quatre fentes verticales et un cadre vitré. Au dessus du complexe, une seconde bande de béton, plus large.

Étonnement, nous ne fîmes pas en guise de préambule le tour de l'édifice. L'assurance du pas de Monsieur R ne me permit pas d'en faire autrement, et c'est par l'entrée de service que nous nous apprêtions à pénétrer dans la bête aux 16 pattes. C'était de bon augure : le sympathique personnage ne percevait donc pas le bâtiment comme un objet de spectacle, mais comme un organisme à part entière. Il confirma immédiatement mes pensées, comme s'il les avait lues. « Quand j'étais à l'école élémentaire juste derrière, pendant quatre ans j'ai mangé ici. Mais vous savez, on ignorait que c'était un beau bâtiment ». Nous empruntions l'escalier extérieur permettant d'accéder à l'étage du bâtiment par la façade Nord. « On l'aimait bien, c'est sûr, mais c'était simplement notre cantine ». Sans le savoir, il faisait là le plus beau des compliments. À mon vif soulagement, son autorité légitime empruntait moins l'itinéraire de la visite guidée que celui du témoignage. Arrivés sur le palier de béton armé, il fouilla son trousseau d'or et d'argent puis donna un tour de clef.

Nous entrons.

Le plan ouvert débordait de lumière naturelle que des rideaux jaunes à demi abaissés tentaient de domestiquer. Connectés par une bande de circulation, trois espaces pour autant d'usages, contraints par deux cloisons que 12,50 mètres séparaient.

Face à nous se trouvait être la cuisine. S'y empilaient en château de cartes des tabourets dont j'appris que la paternité revenait à Wogensky, comme le reste du mobilier. « Si vous voulez prendre des photos, on peut enlever le bazar ». Non, c'était très bien comme cela. À droite, une cloison de contreplaqué sombre isolait la cuisine de la salle où jadis les enfants déjeunaient, heureux d'en terminer avec leur matinée studieuse. Vernie du côté réfectoire, elle se faisait le miroir de la longue surface vitrée donnant au Sud-Ouest, visible sur la carte postale. Ce n'était pas une cloison anodine, mais un meuble pluriel. Ponctuellement, des panneaux coulissants offraient au personnel le luxe d'orchestrer la valse des assiettes partant pleines et revenant nettes après avoir soulagé l'appétit gargouillant des enfants. Côté cuisine, la cloison devenait plan de travail ; aux pieds et en hauteur, des tiroirs et placards accueillait vaisselle, vivres et ustensiles. Elle veillait sur le lieu dont elle était l'éternelle cantinière.

À côté de moi, Monsieur R était pour la première fois immobile. Il voyageait dans ses souvenirs d'enfance ; je le devinai. Je saisis l'opportunité pour échapper au rythme qu'il avait installé et me dirigeai vers la salle. Dans l'élan, je m'approchai d'un des minces poteaux blancs ; il ne dépassait pas en diamètre la vingtaine de centimètres. Certainement disparues depuis dans d'épaisses fumées grises, les lames de bois ayant servi à bancher l'ouvrage m'envoyaient leur signal en s'incarnant dans les facettes dont elles empreignirent le poteau. La lumière du jour, en s'accrochant à chacune d'elles avec une intensité moindre, créait un nuancier accidentel. L'espace d'un court instant, je fus connecté à la phase du chantier ; imaginant les vaillants s'affairer autour de la banche.

Mes esprits retrouvés, j'actionnai le pas et comptai six poteaux déployés le long de la face vitrée du bâtiment. À leur cime, des poutres simples recevaient la charge de la toiture et filaient en face jusqu'au mur peint dans un bleu de cobalt, envers de la maçonnerie de briques rouges découverte dehors en arrivant. Dans l'alignement des poutres, je retrouvai les quatre fentes verticales aperçues plus tôt. Elles

s'avéraient être des ouïes de ventilation, auxquelles on avait ajouté depuis de minces volets de bois, m'apprit Monsieur R qui, sorti de ses rêveries, m'avait rattrapé.

La vaste surface de la salle de repas était recouverte d'un quadrillage serré de carreaux blancs. Elle accueillait des tables aussi finement dessinées que les tabourets qui composèrent mon comité d'accueil. « Il y en a de 3 tailles différentes, mais en accolant les 2 plus petites on a la taille d'une grande. C'est pratique ». Comme les tabourets, elles s'entassaient, plateau contre plateau. On laissait de la place au vide.

Contrairement aux écoliers qui effectuaient dans le bâtiment un trajet en boucle - ils entraient, s'asseyaient, mangeaient puis sortaient - nous clôturions par la séquence d'entrée sans jamais y être passés. En miroir de la cuisine dont il était séparé par la salle de repas ; c'était le 3ème espace. De part et d'autre de la porte d'entrée, des grands panneaux contenaient l'arrivée des enfants invités à accrocher leur manteau à l'une des nombreuses et fourmillantes patères en goutte d'eau, réparties à hauteur variable. Au sein du bâtiment, les veines dansantes du bois composaient l'unique ornement ; il n'en était pas un. Comme les empreintes de banches, elles montraient la matière dans sa nature et sa vérité. Devant ce meuble, la mémoire collective s'allumait, accentuée par la présence de l'ancien enfant R. Au charme des proportions s'ajoutait la puissance évocatrice et poétique de la cantine.

Nous sortions.

La rampe d'accès déroulait, bras tendu aux enfants arrivant de l'école voisine. Le départ de la rampe - perpendiculaire au corps du bâtiment - reposait sur un monticule de terre créé lors du chantier, véritable négatif du terrain. Dès le dessin du projet, cette topographie artificielle devint architecture et intelligence du lieu.

Devant moi s'allongeait la façade principale dont je faisais plus tôt le portrait. Un détail retint mon attention. Les menuiseries de la grande façade vitrée venaient au nu extérieur de la maçonnerie. Il en était de même pour les pilotis en dessous, alignés donc en coupe aux dites maçonneries. A l'étage, j'apercevais pourtant à travers le vitrage les poteaux, repris directement par les pilotis. Il était donc impossible que ces maçonneries se logent où elles étaient. À moins que... C'était bien ça ! Alors qu'au sein du volume les poteaux demeuraient cylindriques, les pilotis au contact du sol adoptaient la même forme en goutte d'eau que les portemanteaux, dont la pointe accueillait ici non pas sa veste mais le demi-pensionnaire.

À ce moment, je fus saisi par l'intelligence et la modestie de cet objet total. Aucune concession faite dans sa mise en oeuvre comme dans l'exécution du moindre de ses détails. Tout était cohérent, réponses malicieuses à des besoins impérieux. Tout était nécessaire et suffisant. Chose imperceptible pour l'oeil non avisé, la cantine regorgeait de proportions dorées ; des pignons jusqu'au calepinage du bandeau vitré. Mais nulle part ce rapport ne contraignait l'usage : il en était le serviteur attentionné.

Aujourd'hui, Marca est enserrée par des pavillons récents d'un goût que l'on ne connaît que trop bien. À eux s'ajoutent l'injure - bien trop naïve pour être méchante - la nouvelle cantine. Construite avec ironie à quelques mètres de là, elle regarde l'originelle en chien de faïence ; jeune princesse à la mode dévisageant sa Reine déchue, triste successeur<sup>1</sup> sachant son trône usurpé, contrainte d'admirer en secret des qualités qui chez elle toujours manqueront.

C'est avéré, la petite cantine a perdu le mérite de l'utilité et ne remplit plus ses fonctions initiales et maternelles : abriter et nourrir les écoliers du village. En attendant l'attribution de financements, elle fait office de salle de réunion.

---

<sup>1</sup> L'extrait suivant, tiré des *Petits Bourgeois* (1855) de Balzac m'ayant peu éclairé, il fallut faire un choix.

« J'ai mis un mot à Phellion, dont la femme est liée avec Mme Pron, la successeur... »

- La successrice, dit Mme Minard.

- Eh ! non, ce serait la successeresse, comme on dit la maïresse, reprit Thuillier. »

Son apparence est certes inquiétante. Des rides de dame âgée lézardent ses longs doigts fouillant le sol à la recherche de vérités oubliées. Elle n'a pas échappé à l'épreuve du temps. La peinture rouge des lames brises-soleil qui sur la carte m'avait attrapé l'oeil a disparu ; avec elle une époque. Mais son esprit est sain ; la puissance et l'intensité de ses idées n'ont pas décliné. Faute d'être « pratique », elle est invocatrice, et si l'art était l'agencement, la mise en ordre de la matière par un premier, invoquant l'émotion chez un second, la cantine serait donc oeuvre d'art, oeuvre d'architecture.

Quittons maintenant le lieu ; il ne faudrait pas trop écrire. Les mots trahissent la matière et les sens.

Les fourmis naissent, contribuent à la croissance de leur empire organique, puis disparaissent. Mais nous autres - êtres humains - ne saurions nous satisfaire de la simple résolution de nos besoins primaires. Il existe autre chose, quelque chose d'indicible, au risque d'en trahir la teneur. Sans le savoir peut-être, vous la connaissez, cette chose que toute âme saine préleva un jour dans un tableau, un visage, un verre de vin, ou même dans l'observation de simples fourmis, oeuvres supérieures. Cette chose que nous cherchons à tout prix, c'est le Beau, l'eurythmie, « le rien qui est tout et donne le sourire aux choses »<sup>2</sup>, accroche au cosmos et « lieu mathématique de l'harmonie »<sup>2</sup> ; ce « moment de concordance avec l'axe qui est en l'homme, donc avec les lois de l'univers »<sup>3</sup>.

Certains individus sont condamnés à ne jamais sentir le Beau couler dans leurs veines. Ce n'est en soi pas un problème. Mais leurs tendances sont destructrices, et comme dans la fable d'Ésope, ce que ces renards ne peuvent atteindre, ils dénigrent. Il nous incombe de nous battre s'il le faut pour qu'ils n'entachent jamais ce qui toujours leur échappera.

Marca est bien plus qu'une construction. Je le sus à l'instant où je la vis, précieuse image plaquée sur son rectangle de carton. Elle est légère ; bien loin du tour de force. Renoir avait raison, « l'harmonie était en général le produit de la facilité »<sup>4</sup>. Elle est une attraction irrésistible vers l'Harmonie retenue au sol par des pilotis, véritables tirants sans l'action desquels elle s'envolerait vers les cieux à qui humblement elle présentait jusqu'alors sa toiture.

Médailon d'optimisme, la petite cantine de béton et de briques devint pour moi un lieu de pèlerinage ; j'y retournais souvent pour jamais n'oublier la ligne et continuer à m'ouvrir aux possibles.

Chez la Fourmi, le message olfactif guide vers la calorie pour la perpétuation de l'espèce (survie).

Chez l'Homme, l'art - dont l'architecture - guide vers le Beau pour l'élévation de l'espèce (harmonie).

Force est d'admettre, je m'étais finalement plié à une visite guidée.

Cette matinée d'Été, des ancêtres bienveillants me précédant dans la file - comme tant d'autres avant eux - par un signal, un fragment du Beau, me firent goûter l'Harmonie.

La goutte de café sucré.

<sup>2</sup> Le Corbusier, *Quand les cathédrales étaient blanches* (1937), Denoël/Gonthier, 1977, p. 234

<sup>3</sup> Le Corbusier, *Vers une architecture* (1923), Flammarion, 1995, p. 171

<sup>4</sup> Jean Renoir, *Pierre-Auguste Renoir, mon père* (1962), Gallimard, 1981, p. 45



© Édition André Roncière, 1966. Via [archipostalecarte.blogspot.com](http://archipostalecarte.blogspot.com)